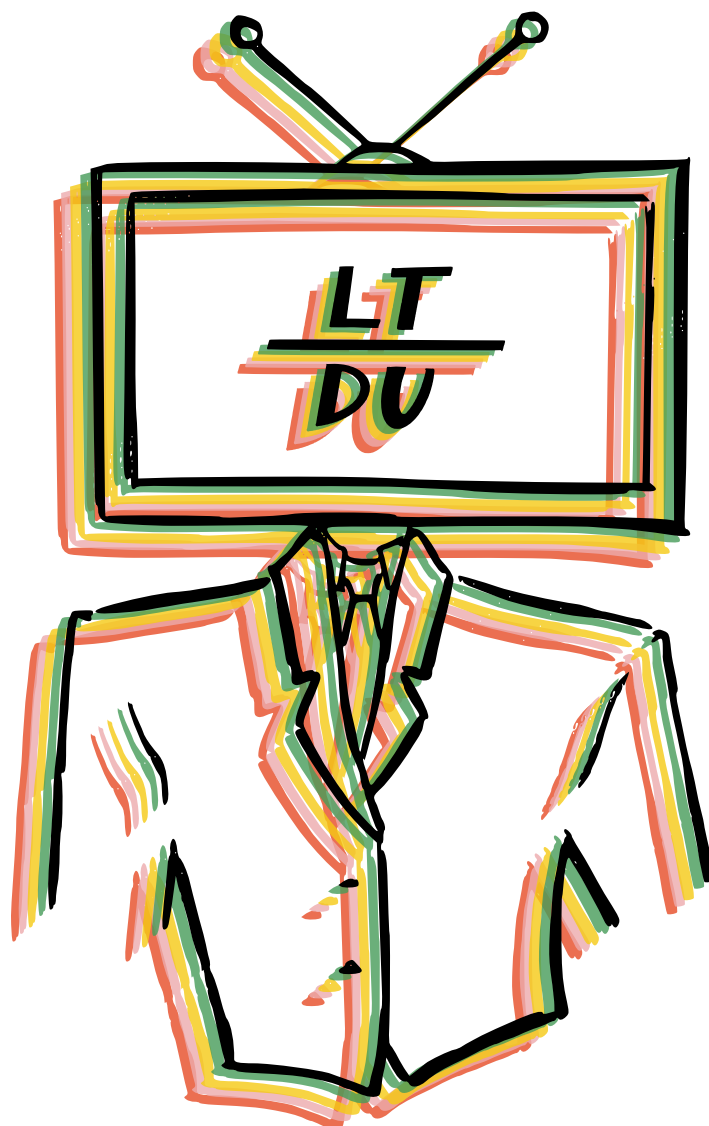


Le Trait d'Union



Sommes-nous condamnés à nous croire condamnés?

par Noah Boisjoli-Jebali



If it bleeds, it leads. C'est un principe connu en journalisme : la tragédie fascine. Malgré lui, l'esprit humain raffole de négativité – souvent aux frais de sa propre santé mentale.

Mettre le drame et le sordide à la une est de pratique courante. Tous les journaux les plus lus le font, et ce n'est pas un hasard : notre cerveau est programmé pour porter davantage attention aux mauvaises nouvelles. Dans une récente étude menée à travers le monde, plus de 1 150 participants ont écouté des reportages pendant que leur rythme cardiaque et l'activité électrique de leur peau étaient jaugés. De fait, une augmentation significative de ces mesures lorsque les reportages traitaient

de pénuries, d'incendies, de manifestations et de crimes de guerre a révélé une plus grande réaction émotionnelle aux nouvelles négatives qu'aux nouvelles positives chez la majorité des participants.

Cette culture de négativité génère également une perception distordue de la réalité. Si les médias ne mentent pas à proprement dit sur certains sujets sociétaux, ils peuvent en revanche les surreprésenter, donnant l'illusion que lesdits phénomènes sont plus répandus que dans les faits. C'est le cas de la perception de l'incidence de certains cancers. Cela va de soi : les types de cancers qui sont les plus montrés dans les médias, tels que le cancer du sang et celui du cerveau, sont estimés par la popu-

lation comme étant plus prévalents qu'ils ne le sont réellement.

Une distorsion cognitive similaire et encore plus éloquente est la perception du taux de criminalité aux États-Unis par la population américaine. En effet, même si les statistiques attestent que la criminalité est en baisse depuis le début du 21^e siècle, la majorité des électeurs continue de la croire plus galopante que jamais. Selon Jane Esberg, une doctorante en science politique de l'Université de Stanford, le compte-rendu de meurtres anecdotiques dans les médias nourrit l'illusion d'un danger omniprésent, et ce bien que rien n'ait été dit dans la nouvelle sur la réelle fréquence de tels événements. Cela explique pourquoi, toujours d'après Dre Esberg, « le visionnement de nouvelles télévisées – et même de drames policiers – accroît les préoccupations à propos du crime [traduction libre] ».

La problématique du biais de négativité dans les médias se pose d'autant plus avec la crise climatique actuelle. Quoique l'on veuille demeurer informés et que la situation soit évidemment urgente, il faut veiller à ne pas accabler le public de catastrophes, sans quoi, dépassé par l'anxiété et le désarroi, il s'immobilisera et se croira condamné – or, nous ne sommes condamnés que si nous nous croisons les bras! Des chercheurs et citoyens brillants rivalisent d'ingéniosité pour trouver des solutions durables à ce fiasco environnemental. Si nous désirons voir du progrès, nous n'avons pas le choix de croire en notre capacité de changer.

Un tel fatalisme finit inévitablement par plomber le moral. Il a été découvert

qu'une utilisation à fins d'information du téléphone intelligent est directement liée à une hausse de l'anxiété chez l'utilisateur. Cela fut également observé en Chine en janvier 2020, aux prémices de la pandémie de COVID-19 : les Chinois qui lisaient davantage les nouvelles sur la pandémie par le moyen des réseaux sociaux étaient plus enclins à souffrir d'anxiété et de dépression.

Ainsi, bien que le pessimisme soit traditionnellement l'apanage des aînés, il semble aujourd'hui gagner du terrain chez la génération Z (qui englobe les individus nés entre 1997 et 2012). Selon un sondage mené par l'Université de Sherbrooke et le CIUSS de l'Estrie – CHUS au début du mois de février, un jeune de 16 à 25 ans sur deux « présent[e] des symptômes d'anxiété ou de dépression modérés à sévères » et un jeune de 12 à 25 ans sur quatre « a pensé qu'il serait mieux mort [...] au cours des deux dernières semaines ». Certes, les confinements répétés et l'écoanxiété jouent une grande part dans le déclin de la santé mentale des jeunes, mais la manière dont les médias diffusent les nouvelles exacerbe sans nul doute le cynisme ambiant.

Vous voulez en savoir plus? Allez consulter les sources de notre auteur!



Entre aube et crépus- cule : l'heure est au mauve au Musée des beaux-arts de Montréal

par Anaïs Medouni



Vue partielle de l'exposition Nicolas Party : L'heure mauve. Musée des beaux-arts de Montréal. © Nicolas Party. Photo MBAM, Jean-François Brière

26 février 2022 – Le Musée des Beaux-Arts de Montréal a ouvert les portes de l'exposition *L'heure mauve* entre 17h et minuit à l'occasion de sa participation au festival Montréal en Lumière. Inaugurée le 12 février dernier, cette exposition met de l'avant les travaux de l'artiste d'origine suisse Nicolas Party, étoile montante du domaine artistique, ainsi que des pièces de la large collection du musée ; le tout accompagné de musique de l'auteur-compositeur-interprète québécois Pierre Lapointe.

L'artiste

Né en 1980 à Lausanne, en Suisse, l'artiste-peintre et plasticien Nicolas Party connaît un succès international depuis quelques années. Diplômé de la Lausanne School of Art en 2004 puis de la Glasgow School of Arts à Glasgow, il s'est maintenant établi entre New York et Bruxelles, et est un habitué des galeries Hauser & Wirth où il a notamment eu une exposition à Los Angeles en février 2020. Cette exposition, intitulée « Sottobosco », est une exploration des espaces moins illuminés, sous-bois ombragés qu'il représente à travers une série de tableaux aux pastels tendres sur lin, des sculptures et des murales propres au site. Il a aussi exposé à la Flag Art Foundation en 2019, l'une de ses premières expérimentations avec les installations, où il avait notamment placé un portrait datant du XVIIIe siècle de Rosalba Carriera contre une murale réalisée aux pastels reprenant des motifs des peintures de Fragonard (1732-1806).

Ce qui lie le classique au fantasmagorique

L'heure mauve est avant tout l'alliance savante de l'art classique et moderne. On

parle, d'un côté, de représentations de la nature et de scènes qui tentent de se coller à la réalité en termes de formes et de couleurs et de l'autre, des formes plus géométriques, un peu glauques mais reconnaissables, et surtout des couleurs presque pures, expressives et complètement subjectives. Alors, comment est-ce que des tableaux comme *L'heure mauve* d'Ozias Leduc et *Coucher de soleil* de Nicolas Party peuvent-ils se retrouver dans la même salle, exposés côte à côte?

Ce qui juxtapose ces deux œuvres et courants opposés, ce sont les thèmes qu'ils abordent, et pas n'importe lesquels : la nature et le passage temps.

L'œuvre, la mise en scène

L'exposition utilise les sept salles au deuxième étage du pavillon Michal et Renata Hornstein pour subdiviser la panoplie d'œuvres en 7 sous-thèmes, sans oublier l'imposante murale du *Coucher de soleil* qui accueille les visiteurs. L'exposition commence donc dans l'ombre : la salle mélange portraits glauques aux pastels tendres sur lin aux tableaux du XVIIe siècle de la collection du musée où les couleurs sombres, les serpents, les bois menaçants et les insectes sont rois. Par où commencer, si ce n'est par le commencement : la salle illustre le péché originel, salle d'Adam et d'Ève qui descendent dans le monde et la nature en compagnie du serpent le diable qui rôde, jamais trop loin.

Déchus, voici les deux humains géniteurs qui prennent connaissance de leur nouvel Éden : la deuxième salle, plus éclairée, met de l'avant le bois, la forêt, globalement la nature un peu déformée et très colorée telle que vue par Party. S'ensuivent dans les autres salles la ruine, les portraits, des natures mortes, de la destruction... pour

offrir en conclusion une dernière salle où seules les sculptures de Party trônent. Laissant derrière le classique et les idées préconçues, dans cette dernière règne le glauque, les corps sans têtes et têtes sans corps aux extrémités trop bien arrondies et aux couleurs trop fortes. L'observateur peut s'adonner à un véritable jeu de mix-and-match, en essayant de coller telle tête à tel corps accroupi en se déplaçant et en changeant son point de vue. Au crépuscule de sa visite, on quitte ce monde sur le fond du Coucher de soleil plus imposant que jamais avec une tête rouge qui nous regarde fixement lui tourner le dos.

Réelle mise en scène où le visiteur se

trouve acteur, l'exposition joue sur la perspective de chacun et incarne sa pensée. Tantôt observateur de paysages entouré de chaises de plage, tantôt lui-même metteur en scène de ce qu'il voit, le rôle du visiteur progresse à chaque pas qu'il pose. Le sol sur lequel il marche devient de pastels tendres et estompés à l'heure mauve de l'art, où il ne reste plus qu'à se laisser emporter et à penser.

L'exposition, inaugurée le 12 février 2022 au Musée des beaux-arts, y restera jusqu'au 22 octobre de la même année.



Vue partielle de l'exposition Nicolas Party : L'heure mauve. Musée des beaux-arts de Montréal. © Nicolas Party. Photo MBAM, Jean-François Brière

L'Éveil

par Ibrahima Barry

Il a plu hier soir, mes habits se sont mouillés, ma nourriture s'est souillée, mon esprit s'est embué, car je n'ai nul endroit où me reposer.

C'est ironique quand on y pense, car ma maison est grande, très grande même je dirais. Cependant, elle est anticonformiste : elle n'a ni fenêtres, ni portes, ni toit, ni placard, ni cuisine, ni salon, ni chauffage, ni électricité. En ce qui concerne l'eau courante, ça fait des jours qu'elle se cache de moi. Pour certains, ce serait un taudis, mais pour moi c'est un palace.

Je la découvre, la redécouvre, j'apprends à la connaître sous différentes facettes, mais entre nous c'est toujours la même, on s'entend.

Petit, je voulais toujours quelque chose, que ce soit cette nouvelle paire de souliers ou cet appareil dernier cri, je les voulais toujours, toujours, toujours, toujours ! Est-ce que je les avais ? Oh que non ! Est-ce que je les voulais ? Oh que oui ! Oh que oui ! Alors qu'est-ce que je faisais ? Eh bien, je les volais, aussi simple que ça.

Quelquefois, ça marchait. Parfois, je me faisais prendre. Parfois, je regrettais. Dans certains moments, j'oubliais ! J'ai beaucoup oublié, mais je me souviens toujours de ces phrases : « Nasser, trouve-toi un boulot. »

« Nasser, ne vole pas. » « Nasser, on se doit d'être responsable à ton âge. » « Nasser, la vie n'est pas un jeu. » « Nasser, ceci n'est pas une vie. »

J'aurais dû écouter ces sages paroles qui désormais hantent mes songes, car elles auraient pu devenir le fondement même de mon existence qui malencontreusement se trouve à être un peu fébrile ces derniers temps.

On pourrait même dire qu'elle ne tient qu'à un fil.

J'aurais pu devenir un homme. J'aurais pu réussir dans cette société si seulement j'avais écouté, mais à la place, me voici aujourd'hui à la merci de la misère. Rien dans mes poches. Rien dans mon ventre. On espère, on espère. Je quête, je demande, je quémande pour avoir à manger, mais le pire ce sont leurs yeux qui me dévorent de honte.

Leurs beaux yeux marrons, bleus, noirs, verts qui me regardent de travers avec mépris, dégoût et dédain. Ça me fend le cœur ! Ça me perce les entrailles de savoir que j'aurais pu avoir une vie autre que celle-ci, si seulement j'avais fait les bons choix.

Cependant, j'étais un enfant unique, un simple orphelin qui ne demandait rien d'autre que d'être aimé. Mère et père sont partis trop tôt l'un à la suite de l'autre et

cela m'a attristé jusqu'au point de me briser en mille morceaux. J'étais seul dans cette solitude, dans ce monde de vautours, de mesquins et d'égoïstes. J'ai pu les combattre pendant un certain temps, mais aujourd'hui je suis prisonnier de mon propre esprit.

La solitude a pris le dessus ! Je ne peux plus réfléchir ni même penser sans qu'elle s'incruste et sans qu'elle s'implante au plus profond de mon âme.

Pourquoi t'accrocher ? Pourquoi vouloir combattre, alors que je suis ton seul refuge, ta seule et unique salvation ?

Dis-moi : pourquoi vivre dans ce monde de mélasse, d'infortune et de tristesse qui ne t'a apporté que malheur et souffrance ? Je l'avoue, ma vie est une existence douloureuse.

Je voulais vivre, mais je n'ai fait que survivre et subir cette maltraitance, qui pourtant est humaine. Alors, pourquoi ? Pourquoi m'obstiner à être un des leurs alors qu'ils me traitent comme un moins que rien ?

J'abandonne, je baisse les bras, je hisse le drapeau blanc.

Est-ce la fin ? Est-ce ma fin ? Oui ! Oui ? Oui ? Non ? Non ? Non ! C'est inadmissible, ceci n'est pas ma fin. Ou peut-être que oui en fin de compte – non ! non ! non ! C'est inconcevable, ceci ne peut pas être ma fin. Je.... Je me.... Je me sou... Je me souviens de ce fameux dicton qui disait que si tu veux mourir, jette-toi dans la mer et tu te verras te débattre pour survivre. Alors c'est ce que j'ai fait ! Je me suis laissé

perdre.

J'ai sauté. J'ai plongé la tête première dans cet abysse, pour voguer jusqu'au tartare du chaos de mon être tout en me laissant séduire, enjoliver, émerveiller par ces idées morbides, malsaines et immorales pour voir jusqu'où j'irais. Jusqu'à quel point je voulais vivre et jusqu'à quel point j'aimais la vie.

Et aujourd'hui, je le dis haut et fort, je veux vivre, je veux voir, écouter, goûter, sentir, me blottir contre la chair d'une femme, connaître sa douceur, sa profondeur, sa chaleur, fonder une famille, avoir des enfants, des amis et surtout une maison conforme. Je veux voir au loin et connaître le large.

Je ne veux plus subir !

Je veux vivre !

Je ne veux plus survivre !

Je veux vivre !

Je ne veux plus mourir !

Je veux vivre !

Je veux vivre !

je veux vivre !

Je veux vivre à jamais !

Et comme le disait un vieux sage : « Celui qui n'a pas connu le malheur ne pourra jamais, au grand jamais, connaître le vrai bonheur. »

UTEI : récit d'un survivant

par Anaïs Medouni et Marie Réhaume



La pièce UTEI : Récit d'un survivant, produite par les productions Menuentakuan et mise en scène par Xavier Huard au Studio Hydro-Québec à Montréal le 3 mars dernier a présenté le témoignage poignant d'Omer St-Onge, survivant des pensionnats pour autochtones.

Omer Saint-Onge y raconte son expérience, mais aussi le récit de ses amis et les souffrances qui en résultent aujourd'hui : alcoolisme, overdose, suicide et itiné-

rance. Au-delà d'un témoignage unique, la pièce est un véritable cri du cœur de ces centaines d'enfants aujourd'hui adultes qui sont abandonnés à ce souvenir douloureux des pensionnats. Tandis que pour le spectateur, la pièce est un rappel de cette période des plus sombres de l'histoire autochtone au Québec.

La tradition orale à son paroxysme

Avant tout, Récit d'un survivant est une histoire racontée. C'est une histoire qui

s'inaugure et qui se clos sur un chant comme un appel par la voix d'une boucle bouclée, une longue marche longue et dure qui se termine enfin. L'autrice innue Naomi Fontaine écrit dans son livre-essai Shuni : « La vie est un cercle ». La vie, le chemin que l'on fait et que l'auteur décrit depuis ses premiers pas en raquettes jusqu'à la tumultueuse épopée de sa guérison peut facilement être imagée par ce cercle. Un cercle qui ramène à soi, vers l'affirmation de son identité et de son acceptation, à chaque fois un peu plus.

La tradition de l'oralité possède une place prépondérante dans la culture des Premières Nations. Omer St-Onge nous plonge tête première dans le flot de cette tradition avec un texte et un jeu dénué de tout superflu où l'histoire racontée et la voix sont maîtres et chefs d'orchestres de nos émotions.

Le décor de la scène n'est garni de quelques éléments rudimentaires : une tente de la-

quelle émerge l'acteur au début, un lit en métal, celui du pensionnat, et une chaise sur laquelle St-Onge a délivré les quelques lignes les plus poignantes de son récit. Malgré cela, son témoignage n'a pas manqué de nous faire voyager et de nous faire voir ce qu'il racontait.

La compagnie de productions Menuentakuan proposera au mois de mars les pièces Mashinikan au théâtre du Mont-Jacob à Jonquière et alterindiens au Diamant à Québec. De plus, ils s'associeront en été au théâtre montréalais Aux Écuries pour devenir l'une des compagnies co-directrices de ce théâtre.

Les Vacances

par Pauline Jodoin-Rouleau



**Vous aimeriez écrire
pour le journal ou
seriez intéressé.e.s à
vous y impliquer?**

**Contactez-nous par
courriel ou sur nos ré-
seaux sociaux!**

Courriel : tdu@sogeeecom.org

Facebook : Journal Le Trait

D'Union

Instagram : [@jletraitdunion](https://www.instagram.com/jletraitdunion)

**LT
DU**